

DEUXIÈME CERCLE ; LES LUXURIEUX
et les victimes de la passion amoureuse : Paolo et Francesca

CHANT V

Du premier cercle ainsi je descendis
 dans le deuxième, de diamètre moins grand
 et de douleur si vive qu'il pousse au cri.

Minos y siège et grogne, horriblement :
 examine les fautes dès l'entrée ;
 juge et châtie par ses enroulements.

J'affirme que lorsque l'âme mal née
 vient devant lui, elle ne cache rien ;
 et il voit, ce connaisseur des péchés,

quel est le lieu de l'enfer qui convient ;
 de sa queue il s'entoure autant de fois
 qu'il veut lui faire descendre de gradins.

Devant lui toujours beaucoup se tiennent là
 et passent à tour de rôle en jugement,
 parlent et entendent, puis sont jetées bas.

"Ô toi qui viens dans ce séjour souffrant",
 me dit Minos aussitôt qu'il me vit,
 abandonnant son office important,

"vois bien où tu entres et à qui tu te fies ;
 que l'ampleur de l'entrée ne te trompe pas !"
 Et mon guide lui dit : "Pourquoi ces cris ?

Cette entrée fatale, ne l'empêche pas :
 c'est là-haut qu'est décidé où se peut
 ce qui se veut, et n'en rajoute pas."

Alors commencent les sons douloureux
 à se faire entendre ; je suis parvenu
 là où une immense plainte m'émeut,

venu au lieu d'où la lumière est exclue,
 qui mugit comme la mer en tempête
 si par des vents contraires elle est battue.

Le souffle infernal, qui jamais ne s'arrête,
 avec violence emporte les esprits ;
 tournoyant et frappant il les maltraite.

Lorsqu'ils arrivent devant l'éboulis,
ce sont des cris, plaintes, lamentations ;
le pouvoir divin est blasphémé ici.

Je compris qu'à de telles persécutions
sont condamnés là les concupiscent
qui soumettent à leurs instincts la raison.

Et tout comme s'envolent, par gros temps,
les étourneaux en rang large et serré,
ainsi balaie de-ci de-là le vent,

en bas en haut, tous ces esprits mauvais ;
aucun espoir de se reconforter,
ni d'un répit ni de peine atténuée.

Et comme les grues passent chantant leur lai,
formant dans le ciel une longue série,
ainsi je vis venir, tout éplorées,

des ombres entraînées par cette furie ;
et donc je dis : "Maître, mais qui sont-elles,
ces ombres que le vent noir ainsi châtie ?"

Il répondit : "La première d'entre elles
dont tu voudrais connaître le récit
fut une impératrice universelle,

du vice de luxure si pétrie
que le désir licite elle rendit
pour échapper au blâme qu'on lui fit.

C'est Sémiramis, dont il est écrit
qu'à Ninus son époux elle succéda :
tint la cité que le Sultan régit.

L'autre est celle qui par amour se tua,
aux cendres de Sychée fut infidèle ;
et puis la luxurieuse Cleopatra.

Vois Hélène, par qui une ère cruelle
fut déclenchée, et vois le grand Achille,
pour qui l'amour fut bataille mortelle.

Vois Pâris, et Tristan." Et plus de mille
ombres il nomma et me montra du doigt,
qu'amour de notre vie mit en exil.

Après que mon docteur eut de sa voix
nommé dames antiques et chevaliers,
pitié me vint, et je fus hors de moi.

Je commençai : “Poète, volontiers
je parlerais à ceux qui par deux vont
et qui au vent paraissent si légers.”

Et il dit : “Tu verras quand ils seront
plus près de nous ; il faut que tu les pries
par l’amour qui les mène, et ils viendront.”

Dès que le vent vers nous les conduisit,
je m’écriai : “Ô âmes tourmentées,
venez nous parler, si nul ne l’interdit !”

Comme colombes par le désir poussées
traversent l’air, d’un vol droit sans faiblir
vers le doux nid par leur vouloir portées,

du groupe où était Didon ils sortirent,
venant vers nous dans cet air malfaisant,
si fort était le cri de mon désir.

“Ô être vivant, courtois et accueillant,
qui rends visite, à travers un air pers,
à nous qui teignîmes le monde de sang,

si était ami le roi de l’univers,
nous le prierions de te donner la paix,
car tu as pitié de notre mal pervers.

De ce qu’il vous plaît d’entendre et de parler
nous allons vous entendre et vous parler
tant que le vent, comme il fait là, se tait.

La terre où je suis née est située
en bord de mer là où le Pô descend
avec ses affluents trouver la paix.

Amour, qui très vite un noble cœur surprend,
prit celui-ci pour la belle apparence
qu’on m’a ôtée ; ce m’est encore tourment.

Amour, qui d’aimer à son tour ne s’offense,
me prit pour sa beauté tellement fort
que, comme tu le vois, toujours j’y pense.

Amour nous a conduits à même mort.
Caïne attend celui qui prit nos vies.”
Voici les mots qui nous parvinrent alors.

Lorsque j'entendis ces âmes meurtries,
je baissai la tête et je la tins si bas
que le poète dit : "Tu es pensif ?"

Quand je lui répondis, ce fut : "Hélas,
que de désir, que de douces pensées,
les ont conduits au douloureux trépas !"

Puis me tournant vers eux je commençai
à leur parler : "Francesca, tes martyres
de tristesse et pitié me font pleurer.

Mais dis-moi : à l'époque des doux soupirs,
à quoi et comment vous permet Amour
de donner corps à ces confus désirs ?"

Et elle : "Pas de plus grande douleur
que de se souvenir du temps heureux
dans le malheur ; il le sait, ton docteur.

Mais si de notre amour tu es désireux
que je te dise la germination,
c'est avec mots et pleurs que je le peux.

Nous lisions un jour par récréation
comment Lancelot fut d'amour saisi ;
nous étions seuls et sans aucun soupçon.

Plusieurs fois cette lecture nous fit
lever les yeux et fit pâlir nos traits ;
mais il n'y eut qu'un point qui nous vainquit.

Lorsque nous lûmes que le sourire aimé
était baisé par un si noble amant,
lui, dont je ne serai plus séparée,

me baisa sur la bouche tout tremblant.
Galehaut fut le livre et l'écrivit :
ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant."

Durant ce récit de l'un des esprits,
l'autre pleurait ; si bien que de pitié
comme si je mourais je défaillis.

Et comme tombe un corps mort, je tombai.